

...et si nous retournions en Oranie !

ENCORE UN PEU PLUS D'ABOUKIR

Il me faut l'avouer, l'évocation de ce beau village de « Chez Nous » m'a passionné, en me faisant réaliser davantage le culte naturel, logique à la vérité, que lui ont voué mes correspondants, mes inspirateurs devrais-je écrire. Bien sûr, il doit en être de même de tous ceux qui ont dû, le cœur plein de larmes, l'insulte à la bouche — et je suis de ceux-là —, la multitude quoi, abandonner dans des conditions lamentables et périlleuses à la fois, toute une vie de labeur, les horizons quotidiens qui leur étaient si chers, tout ce qui constituait leur raison de vivre. Mais cette fois il va s'agir de définir, ou plutôt d'essayer de faire revivre quelques figures caractéristiques de ce village, et d'ajouter un peu plus à son histoire déjà évoquée dans de précédentes chroniques. Cependant, dans un proche avenir, j'y apporterai le point final, à l'aide de certains extraits des « Cahiers » manuscrits tenus à jour pendant des décennies, par le patriarche Honoré Jacquot, — « Cahiers » que son petit-fils, dernier maire d'Aboukir, a bien voulu me communiquer en partie.

A vrai dire, un cas d'espèce, et c'est la raison pour laquelle, fort des renseignements que l'on a mis à ma disposition, j'ai l'obligation morale d'en dire encore quelques mots, sinon davantage. Car c'est définir l'histoire d'un village que d'en décrire tous ses aspects, d'en donner toutes les images ou presque ayant fait sa renommée. C'est aussi pour votre serviteur l'occasion d'enrichir l'esprit des jeunes de ce village vraiment exemplaire, pour qu'ils puissent à leur tour, l'âge venu, répondre raisonnablement à ceux qui leur diront : « Raconte, dis !... » Cela me fait penser à cette très jolie chanson, goûtée il y a longtemps, très longtemps... « Chantez, chantez, chantez grand-mère... è... re... »

Mais ouvrons une parenthèse, avant d'en arriver au sujet, une parenthèse qui permettra au lecteur de faire quelque comparaison. La presse française se fait souvent l'écho, en les critiquant sévèrement et judicieusement à mon sens, des programmes plus ou moins dignes d'intérêt, parfois d'un mauvais goût flagrant, auxquels on assiste dans certaines maisons de jeunes et de la culture, le dernier en date au cours de l'été 1973 où, à Grasse par exemple, la cité des parfums, le maire fut dans l'obligation d'interdire la répétition d'un scandaleux spectacle. Ce n'était du reste pas la première fois. Dans certaines de ces maisons, l'esprit ne souffle pas du tout, et bien souvent y règne la culture de l'incommensurable bêtise humaine : on y massacre Molière, on chahute à l'écoute de la nostalgique « Nuit de décembre » de Musset, on ignore « Candide », on fustige Feydeau. Plus grave, il en est, et là ce sont des gens du théâtre, qui prétendent moderniser Knock.

Il en était autrement chez nous, dans nos divers foyers ruraux ou salles de fêtes communales, par exemple à Renan, Assi-Bou-Nif, Thiersville, Saint-Leu, Montgolfier, Aïn-Kermès et ailleurs, et singulièrement à Aboukir, où un enfant du crû, Nono, fut un remarquable organisateur de réjouissances saines, instructives et amusantes, et ce déjà avant la tourmente de 39-45. Autrement dit, il existait déjà à Aboukir, en 1936, une sorte de Maison de la Culture qui ne devait absolument rien à cet agité « Brouillon de culture » qui s'illustra durant la période faste où la France avait les yeux rivés sur deux étoiles... Une sorte de Maison de la Culture, où tout était harmonie, dans le respect des saines traditions.

Nono, c'était Clément Portet, né à Aboukir en 1899 (aïeux : Galais et Portet, des quarante-huitards). Il y passa son enfance, puis à Oran une partie de sa jeunesse, écolier à l'école Jules-Renard. Attiré par le chant et le music-hall, il se rendit à Paris après la première guerre mondiale où, après une audition, il fit ses débuts de chanteur lyrique à la Scala, le music-hall à la mode. Imprégné de la vie artistique de la capitale et ayant, comme on dit, le

feu sacré, il en garda toute sa vie le souvenir profond. Mais il réintègre son village natal auquel il est resté très attaché. Il entre à la mairie et, peu de temps après en devient le secrétaire général. Entre-temps, l'amour des planches le reprend et son premier métier devient alors son violon d'Ingres. Organisateur remarquable, il s'occupe de réjouissances dans tous les domaines de l'art théâtral et musical. Le peuple ne vivant pas que de pain, il lui offre des jeux avec le concours d'une jeunesse dans laquelle il puise des talents et, durant des années, Aboukir goûte au spectacle du théâtre, des kermesses, des concerts, des revues, faisant revivre, en miniature si on peut dire, le scintillement des revues parisiennes, au cours desquelles retentissent les airs des chansons à la mode du moment. Il a aussi un orchestre, qu'il dirige tout en tenant lui-même le piano, et il anime toutes les soirées dansantes. Inutile de dire, bien sûr, que toutes ces manifestations artistiques de bon aloi, où l'esprit, la gaieté et l'amitié rayonnaient, étaient appréciées de la population du centre, des villages environnants, voire de Mostaganem.

Ses commères-vedettes se mariant au fil des années, il en change souvent, mais pour ne pas commettre d'oubli, je ne citerai que la dernière : Yvette Gebhart, dont le dynamisme, la gaieté, l'entrain — son abattage en un mot — enthousiasment les spectateurs. La fameuse revue « Bleu-Blanc-Rouge » (on avait la tripe républicaine à Aboukir) fut le dernier spectacle (peu avant la rébellion de 1954) qui vit évoluer toute une jeunesse ardente, dont beaucoup d'éléments étaient des descendants des pionniers de 1848. Ajoutons que dans l'élaboration de tous les spectacles et réjouissances, le célèbre Nono fut efficacement aidé par l'aimable et dynamique Albert Julien, « Bébé » pour les intimes, homme à tout faire, bien faire s'entend. Entre parenthèses, quelle grande et laborieuse famille que ces Julien ! Une bonne douzaine au moins, à l'identique patronyme.



La revue BLEU-BLANC-ROUGE présentée le 4 janvier 1953 devant une salle comble. Au centre, Yvette GEBHART ; au piano, NONO

Voilà à peu près, en raccourci cependant, le portrait historique de Nono, un secrétaire de mairie pas comme les autres, que le déroulement de notre drame avait fort affligé car il en avait prévu l'issue, et cette idée le rendait malheureux : il aimait lui aussi, ardemment, sa terre natale, comme on aime une mère, une femme. La route de l'exil, en 1962, eut son aboutissement à Montpellier, où il devait rendre l'âme en 1965 avec, ainsi qu'on me l'a assuré, son chagrin toujours vivace. Qui pourrait en être surpris ?... Quant à sa dernière « Commère », Yvette Gebhart, devenue Mme Lignières, elle réside à Bastia où, sans doute, elle aussi, comme toutes les bonnes gens dispersées, doit de temps à autre ouvrir un certain reliquaire.

QUELQUES AUTRES FIGURES CARACTERISTIQUES

Un, deux, trois, plusieurs numéros de notre Echo ne suffiraient pas, s'il ne fallait citer nommément toutes les personnes, amies et autres, rencontrées au cours de mon existence. Au fur et à mesure que j'évoque un village, quelques noms viennent frapper mon esprit, quelques-uns seulement dont je rappelle alors, en quelques traits, la silhouette et le comportement civique, social, humain. Si j'en oublie qui sont encore de ce monde et à qui j'étais très lié, qu'ils veuillent bien ne pas m'en tenir rigueur, car si ma mémoire est riche, elle est aussi défaillante. Cela étant dit, il me faut mettre en vedette quelques autres figures caractéristiques d'Aboukir, et je commencerai par un ancien depuis très longtemps disparu, un pionnier de 1848 dont dont j'ignore s'il a eu des descendants. Il s'agit de François Bazin, chef d'une famille de quatre personnes qui, comme tant d'autres, ainsi que me l'écrit avec beaucoup de pertinence René Jacquot, « **partis ivres d'un rêve héroïque et brutal, allaient conquérir ce fabuleux métal** »... en Algérie !!!

J'ignore d'où venait François Bazin, peut-être de la région parisienne, mais ce que je sais d'après les dires de ses compagnons de route, dires qui firent l'objet de transmissions orales dans les familles, c'est qu'il fut pendant un certain temps le géolier du célèbre duc de Praslin, accusé du meurtre de son épouse, dont l'O.R.T.F. a donné en août dernier une version du drame. Pour les arrivants de l'époque, c'était donc un citoyen peu commun, un fonctionnaire en somme, mais pour le gouvernement provisoire un contestataire, — l'un des premiers de l'Algérie de **Grand-Papa**, une sorte d'anti...gaulliste avant l'heure. Ne fallait-il pas citer un tel anticonformiste, frère aîné des Pieds-Noirs en révolte contre les parjures et autres renégats,

J'ai dû laisser beaucoup d'archives à l'heure douloureuse de l'exode, entre autres un ouvrage indiquant la liste des premiers maires de l'Oranie, désignés ou élus, depuis la conquête jusqu'au début du siècle. C'était un souvenir de mon grand-père paternel, un document qui m'aurait beaucoup aidé à mieux illustrer ces randonnées du souvenir à travers notre chère province. Cependant, avec beaucoup de gentillesse, d'aimables correspondants ont ouvert leur cœur et leurs dossiers d'archives, et grâce à eux je vais pouvoir, succinctement, dresser la liste des maires qui administrèrent Aboukir depuis 1852. Le premier fut un capitaine du Génie, qui s'appelait Mangin, dont il a été question dans un précédent numéro, puis, jusqu'en 1962, un certain nombre de pionniers ou leurs descendants : Chappuis, Lecordier, Jean Galais (arrière-grand-père de Gilberte Martinez, ma fidèle correspondante), Sales, Senut, Hayraud, Cardina, Honoré Jacquot, le patriarche, son fils, puis son petit-fils René. De 1852 à 1962, durant donc 110 ans, 10 maires se succédèrent à la mairie d'Aboukir, et la famille Jacquot, preuve de fidélité de la population, l'occupa de 1891 à 1962, le grand-père durant un demi-siècle, de 1896 à 1946. Mais je me dois d'ajouter quelques mots sur l'un d'entre eux, l'Ancêtre d'une famille repliée dans le Midi, prédécesseur du Patriarche Honoré Jacquot. Il s'agit de Sylvain Hayraud qui, après la chute du Second Empire, à vrai dire à l'occasion des élections municipales des 12 et 19 novembre 1871, fut élu maire et réélu jusqu'en 1892, mais suspendu de 1891 à 1892, période pendant laquelle un certain Tranchant et Honoré Jacquot assurèrent l'intérim. Suspendu, pourquoi ? Tout simplement parce que déjà, comme d'ailleurs aujourd'hui en ex-métropole, nombre de maires élus faisaient front contre l'autoritarisme, en protestant violemment et publiquement contre les abus de pouvoir, contre le « **fait du Prince** ». Rien de changé sous le soleil, quel que fût le régime, nous sommes placés pour en connaître. Sylvain Hayraud administra donc sa commune pendant près d'un quart de siècle et se retira de la lutte. C'était là un nouvel exemple de contestation. Le flambeau devait être repris par Honoré Jacquot et tenu pendant 50 ans. Qui dit mieux, même ici !

Autre figure caractéristique, celle de René Gebhart, fier de son ascendance alsacienne, qui tenait une petite

boutique de librairie-papeterie à l'entrée du village, à droite en venant de Mostaganem, sur la rue Kléber. J'en ai vu une photographie d'amateur en couleurs dont le toit de tuiles rouges supportait un panneau représentant un portrait style naïf du général Salan et les trois couleurs de notre drapeau ; un drapeau qu'il a dû décrocher le cœur en peine, à l'heure de l'exode, et j'ai pensé que le grand-père, né à Hatten, près de Vissembourg, dans le Bas-Rhin, avait dû, lui aussi, en 1871, faire la valise et y déposer comme une relique les trois couleurs de la Liberté. Triste, certes, mais peu surprenant, car il me suffit de rappeler qu'un conseiller général d'Oran, de confession israélite, commerçant en France, dut fuir l'invasion en 1940, pour se réinstaller au Maroc, qu'il devait fuir aussi pour s'établir à Oran, département français, et d'Oran, en 1962, faire la valise une troisième fois.

Les ancêtres de René Gebhart, l'arrière-grand-père sans doute, ont dû « **guitouner** » à Ain-Sidi-Cherif, centre de rassemblement d'Alsaciens, l'un d'eux y étant décédé en 1857. N'ayant peut-être pas l'âme terrienne, ou découragé par la nature ingrate d'alors, il fut dans l'obligation de céder sa concession à un prix dérisoire, 18 francs l'hectare, comme d'ailleurs beaucoup d'autres à travers l'Algérie, d'autant qu'à l'époque tout était à l'avenant. Le seul bien qu'il laissa à sa progéniture fut la maisonnette que René Gebhart et sa vieille mère durent abandonner en 1962 « **sous la pression des événements** », selon l'expression, toute de désinvolture, des **missionnaires** gaullois chargés de la liquidation de notre terre. Humble parmi les humbles, handicapé de la vue, notre petit libraire remplissait occasionnellement les fonctions de sacristain à l'église paroissiale d'Aboukir, et des « **comme lui** » ils étaient légion d'un bout à l'autre du territoire, — ce qui surprit profondément les **curieux** qui, de mai à juin 1962, assistèrent au débarquement des Pieds-Noirs... **milliardaires, esclavagistes, fascistes, activistes**... Je laisse le soin à nos lecteurs d'ajouter d'autres adjectifs..., ceux employés alors par une certaine presse bourgeoise, marxiste, spirituelle aussi.

Rapatrié dans les Ardennes, René Gebhart dut tant bien que mal, plus mal que bien, se réadapter et travailla comme salarié, car il fallait bien vivre. Il coule présentement des jours calmes, si l'on ose dire, dans la vieille cité de Roquemaure, où la nostalgie et le rêve sont ses compagnons d'infortune, en songeant aussi à l'époque, heureuse malgré tout, où, dans sa boutique, la turbulente jeunesse de l'époque venait de temps à autre le **chahuter**.

Ce qu'il faut encore savoir, et là ce sera une surprise pour beaucoup, c'est que le village d'Aboukir, en raison de la forte concentration des pionniers de 1848, de leurs descendants et de l'afflux d'Alsaciens et Lorrains ayant fui leurs provinces annexées pour rester Français, ce village, dis-je, avait été promu au rang de **circonscription cantonale**. En effet, à cette collectivité avaient été rattachés deux petits centres dits de colonisation, **Ain-Sidi-Cherif** et **Blad-Touaria**, dont les électeurs participaient à l'élection du conseil municipal d'Aboukir, chacun de ces deux centres y étant représenté par un adjoint spécial.

Que mes amis d'Aboukir m'excusent, mais je ne puis m'attarder outre mesure dans leur magnifique petit centre : l'Oranie était vaste et mon périple commence à peine.

François RIOLAND.

PRIÈRE d'actualité

Notre Super qui êtes aussi à eux
Que votre plomb soit sanctifié
Que votre règne m'arrive
Que vos quatre volontés soient faites
Sur Le Caire comme au Sahel
Donnez-nous aujourd'hui notre plein quotidien
Ne nous laissez pas succomber à la restriction
Partagez vos essences
Comme nous partageons avec ceux qui nous ont effacés
Et délivrez-nous du cal
Ainsi choit-il !!!

Jacques FAIZANT (Le Point).